

Benoît Duteurtre

Les pieds dans l'eau



Édition de la publication

COLLECTION FOLIO

Benoît Duteurtre

Les pieds dans l'eau

Gallimard

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard*, 2008.

Extrait de la publication

Benoît Duteurtre est né à Sainte-Adresse, près du Havre. Il publie en 1982 son premier texte dans la revue *Minuit*, puis gagne sa vie comme musicien et journaliste. Il est l'auteur de romans (*Tout doit disparaître*, *Gaieté parisienne*, *Les malentendus*, *Service clientèle*, *La cité heureuse*, *Les pieds dans l'eau...*), d'un recueil de nouvelles (*Drôle de temps*), d'un livre sur les vaches et d'essais sur la musique. Son écriture claire, sans préciosité, son regard sarcastique sur le monde contemporain ont suscité parfois la polémique et le distinguent dans la jeune littérature française. En 2001, son roman *Le voyage en France* a reçu le prix Médicis, et *La petite fille et la cigarette*, paru en 2005, a été traduit dans plus de quinze langues.

Arrondie en croissant de lune, la petite ville d'Étretat, avec ses falaises blanches, son galet blanc et sa mer bleue, reposait sous le soleil d'un grand jour de juillet. Aux deux pointes de ce croissant, les deux portes, la petite à droite, la grande à gauche, avançaient dans l'eau tranquille, l'une son pied de naine, l'autre sa jambe de colosse ; et l'aiguille, presque aussi haute que la falaise, large d'en bas, fine au sommet, pointait vers le ciel sa tête aiguë.

Guy de MAUPASSANT,
Le modèle (1883)

I

Les cousines

SUR L'EAU

Mon histoire commence dans une poudre de lumière, un après-midi d'été. La pente de galets blanchis par le sel glisse rapidement vers le rivage où l'eau claire et profonde donne une sensation de fraîcheur, même en plein mois de juillet. Au-dessus de la plage, la promenade est bordée d'une rambarde en bois. Une longue-vue payante attire les enfants qui réclament vingt centimes à leurs parents pour suivre le mouvement des voiliers sur l'horizon. L'autorité tient bon : pas de gaspillage. Par instants, la mer lance paresseusement quelques vaguelettes vers le rivage, comme pour se rappeler à l'attention des promeneurs. Dans la brise légère de cette journée, on dirait qu'elle hésite, se soulève à peine, se retourne et s'aplatit mollement avec ce bruit de frottement qui distingue une plage de galets d'une plage de sable.

Le bleu des flots est animé de minces crêtes blanches entre lesquelles glissent les périssaires. Ces élégants canots de bois blanc conduits par des estivants en maillots de bain se croisent

partout sur la mer. Un couple d'amoureux longe la côte sans se presser ; ils se laissent dériver assis l'un derrière l'autre, le dos de la fille appuyé contre le torse du garçon qui, parfois, donne un bref coup de pagaie. En face d'eux, sur la plage, les corps dénudés ne semblent pas trop ressentir le petit vent du nord. Ils profitent du soleil comme dans un pays chaud. Et ce mélange d'air frais, de cailloux brûlants, de corps alanguis, de canots pagayant, de voix et de cris, résonne en moi tandis que nous nous apprêtons, avec ma mère et ma sœur, à descendre l'escalier qui relie la promenade à la plage.

Soudain, comme nous posons nos pieds sur les galets en tournant instinctivement vers la gauche, je vois se dresser tout un groupe de jeunes femmes en maillots de bain une pièce qui s'approchent avec de larges sourires, embrassent ma mère, nous dévisagent ma sœur et moi et poussent des exclamations joyeuses, comme s'il s'agissait d'une bonne surprise... Nous allons nous asseoir ensemble à l'emplacement où elles prenaient le soleil. Leur cabine est la première de cette longue rangée alignée devant la mer — toute une variation de kiosques en bois peint, blancs pour la plupart, parfois orange, verts ou bleus.

C'est là que se regroupent les familles d'Étretat ; ou plutôt les familles de Paris qui possèdent à Étretat ces villas qu'on aperçoit sur les coteaux. Ma mère et ses cousines commencent à bavarder, tandis que d'autres femmes nous rejoignent, demandent des nouvelles, ont l'air de nous reconnaître, disent que nous avons grandi, posent

ces gentilles questions qui flattent le narcissisme des enfants. L'une d'elles nous prend à part, ma sœur et moi, et nous propose un *chewing-gum*. Elle a prononcé ce mot comme pour parler d'un trésor. L'idée du chewing-gum a quelque chose d'osé, en ces années soixante où les enfants de bonne famille ne se gavent pas de sucreries. À nos oreilles de jeunes catholiques provinciaux, le chewing-gum paraît moderne, insolent et, pour dire vrai, *parisien*. La cousine de ma mère brandit alors un étui en carton qu'elle agite au-dessus de nos mains pour y faire tomber cette pastille blanche rectangulaire qui fera les délices de notre après-midi.

Plus tard, il faudra mettre les pieds dans l'eau, descendre la pente caillouteuse, puis s'enfoncer en trois enjambées dans ce liquide plus froid encore que celui du Havre. Là-bas, chez nous, la présence du sable, la proximité de la baie de Seine — et peut-être les rejets de la pollution — permettent de gagner un ou deux précieux degrés. À Étretat, devant la plage encadrée de falaises, parmi ces jolies femmes qui pépient, on se sent curieusement loin de chez nous. À trente kilomètres de distance, c'est un monde différent, une vraie station de vacances qui ignore le port, les usines, les boulevards et le quotidien. Tout l'après-midi ou presque, les cousines bavarderont devant la cabine, en s'en-duisant de crème solaire. Puis l'une d'entre elles descendra sa pérosoire en la tirant sur les galets et tentera de m'initier au maniement délicat de cet esquif.

La principale difficulté consiste à grimper dedans sans la renverser ; sans quoi c'est une véritable gymnastique pour la rattraper dans les vagues, la retourner et tenter de monter à nouveau. Les Parisiens qui passent ici toutes leurs vacances maîtrisent ces techniques depuis le plus jeune âge ; ils savent comment courir vers la mer en poussant leur embarcation, sauter par l'arrière comme un cow-boy sur son cheval, bondir sur la première lame et, presque aussitôt, s'éloigner sur les flots en pagayant, puis commencer la douce promenade qui conduit vers l'arche de la falaise, l'éblouissement du soleil, les murs d'ombre rocheuse et les cris d'oiseaux.

Quant à moi, je préfère les prairies de montagne où je passe le meilleur de l'été. Je ne me sens guère à l'aise ici, parmi ces champions arrogants, rassemblés par bandes devant les cabines de bain. L'acharnement de cette gentille « cousine » qui me dispense une leçon méthodique, presque trop sérieuse, me rappelle toutefois que je ne suis pas là pour m'amuser mais pour m'initier à un rite local qui, seul, fera de moi un véritable Étretatais. Plusieurs fois, tâchant d'appliquer la leçon, je parviens à tenir en équilibre ; je me satisfais de demi-réussites, assis dans une mare au milieu de la périssière. Mais le retard est trop grand, mes passages ici sont trop brefs ; jamais je n'égalerai ces garçons initiés depuis l'enfance et emportés dans une bataille permanente où les beaux, les riches, les forts doivent écraser les laids, les pauvres, les faibles. Inutile de m'y frotter : je ne me sens ni

d'un camp ni de l'autre ; et puis je déteste le sport.

Je me trouve ici dans un léger décalage social. Chaque année, pour les vacances, les cousines de Paris reviennent dans la propriété où vécut notre illustre aïeul. Nous autres, ceux du Havre, allons parfois leur rendre visite. Je retrouve d'ailleurs quelque chose de *havrais* dans cette station balnéaire : les commerçants, les autochtones y ont le même accent, le même type normand que ceux de la grande ville toute proche ; leurs voitures portent le même numéro de département : « 76 », Seine-Maritime. Mais je suis surtout frappé, quand je viens ici, de voir partout ces plaques d'immatriculation « 75 », « 78 » et « 92 » : nombres magiques de la capitale et de ses banlieues opulentes. Aller du Havre à Étretat, c'est s'éloigner de la province pour découvrir une plage de Paris. À dix ans, je sens bien que la société locale a ses habitudes, ses familiarités, ses usages qui ne me concernent pas directement. Je suis seulement de passage, venu tremper le pied dans cette belle eau turquoise avant de rentrer chez nous.

LA RAMÉE

Au moment d'acquérir cette villa, en 1948, mon arrière-grand-père René Coty, ministre de la Reconstruction, semblait parvenu à l'apogée de sa carrière politique. Fils d'un directeur d'école havrais, il avait franchi depuis 1907 tous les échelons électoraux : conseiller d'arrondissement, conseiller municipal, conseiller général, député, puis sénateur. Son parcours avait suivi un lent glissement du centre gauche vers le centre droit. Issue d'une famille d'armateurs, son épouse lui avait ouvert les portes de la bourgeoisie aisée. Après avoir reçu une éducation moderne et passé leur bachot, leurs deux filles, Élisabeth et Madeleine, s'étaient mariées et avaient mis au monde une flopée de filles qu'on appelait, comme une seule entité : « les cousines ».

Depuis les années trente, René et Germaine Coty vivaient à Paris dans un appartement du quai aux Fleurs, face à l'Hôtel de Ville. Éphémère sous-secrétaire d'État à l'Intérieur en 1930, le sénateur du Havre s'activait discrètement

dans les coulisses de la vie politique quand la guerre avait éclaté. S'éloignant des affaires publiques, il avait tiré, dans son journal intime, l'amère leçon de ses soixante ans : « Je mourrai un de ces jours sans avoir rien fait que de fonder une famille. » Après la Libération, il avait pourtant retrouvé son siège au palais du Luxembourg. Deux ans plus tard, il devenait ministre de la Reconstruction et de l'Urbanisme. Il avait alors décidé d'acheter — avec son gendre Jean Meyer — cette propriété en Normandie.

Jean Meyer et sa femme, Élisabeth, avaient six filles. Ils demeuraient à Paris près du parc Monceau. Cette propriété leur permettrait de retrouver, chaque été, la branche havraise de la famille. Madeleine, seconde fille de René Coty, vivait en effet dans cette ville où elle avait épousé Albert Charles, un médecin d'origine vosgienne. Ils avaient de leur côté trois filles (dont ma mère), et un fils, l'unique garçon de toute cette lignée. Dès la fin des années quarante, les vacances s'organisèrent de la sorte : au mois de juillet, les grands-parents Coty et les Meyer s'installaient dans la villa d'Étretat, tandis que les Charles partaient dans les Vosges. Au mois d'août, tout le monde se rejoignait sur la côte normande, selon un rituel parfaitement réglé.

Chaque villa balnéaire doit porter un nom. Au moment de son achat, celle de la famille s'appelait « Villa Cheu Nous ». Ce faux patois sentait son petit-bourgeois, et le ministre de l'Urbanisme, pétri de Verlaine et de Mallarmé, avait cherché un mot plus rare. Avec sa fille Élisabeth,

il avait trouvé : « La Ramée ». À la nuit tombante, sous les grands arbres du jardin, on pouvait y réciter les vers du poète :

*La lune blanche
Luit dans les bois ;
De chaque branche
Part une voix
Sous la ramée...*

L'emplacement se situait sur l'un des coteaux où s'alignent les belles demeures d'Étretat. Au cœur d'un décor boisé, constitué de tous les parcs juxtaposés, chacune émergeait avec sa ligne, ses couleurs, son caractère. Un peu plus haut se trouvait la villa « Orphée », construite par Jacques Offenbach grâce à ses succès de théâtre (les chambres y portaient le nom de ses héroïnes : *La Belle Hélène*, *La Périhole*, *La Grande-Duchesse*). Juste en dessous, Maurice Leblanc, l'auteur d'Arsène Lupin, s'était aménagé le « Clos Lupin » dans un jardin parsemé de fausses ruines gothiques.

Comme beaucoup de ces bâtisses de la seconde moitié du XIX^e siècle, La Ramée s'était limitée d'abord à un simple bâtiment : une maison normande bien carrée avec ses rangées alternées de briques et de silex. Mais le charme de l'architecture balnéaire tient dans les ajouts des propriétaires successifs, qui élargissent le corps principal en construisant des ailes, des extensions, puis en les ornant de corniches ou de tourelles. Accolant un flanc gauche au bâtiment, de précédents occupants avaient aménagé un vaste salon de

réception, surplombé par une chambre et une terrasse. Germaine et René Coty s'y étaient installés. Sur le flanc droit et dans les hauteurs, un empilement de chambres de bonnes et de chambres d'enfants avait poussé jusqu'aux mansardes. Mais la plus jolie partie de l'ensemble était ce perron de bois exotique, dont les volutes et guirlandes avaient quelque chose de chinois, revu par la III^e République.

Quand nous allions en visite à Étretat, le dimanche, tante Élisabeth nous accueillait elle-même sur ce perron. Appuyée à la rampe, la sœur de ma grand-mère nous saluait d'un geste de main vaporeux ; et son allure avait quelque chose d'auguste, une amabilité un peu hautaine qui aurait pu s'adresser aussi bien à une foule d'admirateurs et qui s'achevait dans un sourire plein de coquetterie.

Peut-être cette attitude lui était-elle restée des années glorieuses, quand elle se déplaçait en voiture officielle, dans le cortège du chef de l'État... Car, le 23 décembre 1953, à la surprise générale, René Coty était devenu président de la République française.

Il avait fallu treize tours de scrutin, entre plusieurs candidats impossibles, pour que le Congrès, réuni à Versailles, s'accorde enfin sur son nom. Depuis des années, l'ancien ministre envisageait secrètement l'hypothèse, mais il avait eu le bon goût de se présenter au dernier moment, après plusieurs jours de vote indécis. Apparaissant comme un recours, ce « modéré » offrait un compromis acceptable. Âgé de soixante et

onze ans, il avait succédé à Vincent Auriol comme second président de la IV^e République.

Un tel cataclysme avait bouleversé l'existence de toute la famille. Du jour au lendemain, le vieux politicien et sa descendance s'étaient retrouvés au cœur de la chronique politique et mondaine. Une photo parue dans les magazines montrait les petites-filles du chef de l'État dans l'appartement du quai aux Fleurs : neuf « cousines » souriantes et bien élevées, rassemblées autour d'une télévision où elles découvraient le sacre de leur grand-père (en réalité, l'élection était passée depuis plusieurs jours quand le photographe avait organisé cette mise en scène). Les articles qui se multipliaient leur promettaient un extraordinaire conte de fées. Les journalistes rivalisaient en scènes de genre sur les « demoiselles de l'Élysée » :

— Vous êtes maintenant les petites-filles d'un souverain. Qui voulez-vous épouser ? Le roi du Hedjaz, le frère du roi des Belges, un prince de Grèce comme Élisabeth d'Angleterre ou un fils de roi scandinave ?

— N'écoutez pas ces folies, fillettes, disait grand-mère. Surtout pas d'idées de grandeur.

— Les demoiselles de l'Élysée auront droit au nonce du pape pour bénir leur mariage, déclarait un archiviste du Quai d'Orsay. Le nonce, doyen du corps diplomatique, ira bénir leurs anneaux au Palais national parce qu'elles ont les droits protocolaires des enfants des rois de France !

CHEMIN DE FER, *roman*, 2006, *Fayard* (« Folio », n° 4774).

LA CITÉ HEUREUSE, *roman*, 2007, *Fayard*.

MA BELLE ÉPOQUE, *chroniques*, 2007, *Bartillat*.

BALLETS ROSES, *roman*, 2009, *Grasset* (« Ceci n'est pas un fait divers »).



Les pieds dans l'eau Benoît Duteurtre

Cette édition électronique du livre
Les pieds dans l'eau de Benoît Duteurtre
a été réalisée le 20 mai 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070416486).

Code Sodis : N43203 - ISBN : 9782072406973.

Numéro d'édition : 171912.